

MISSIONS DE MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Fort Anderson ou des Esquimaux, Mission Sainte-Croix,
18 novembre 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens vous apporter, avec le renouvellement de mon respect, de ma constante obéissance et de mon affection toujours plus vive, mon contingent annuel de nouvelles, et vous mettre au courant de ma conduite et de toutes mes opérations apostoliques, depuis le 2 août dernier, date de ma dernière lettre. Ce journal, que je commence aujourd'hui, je ne le finirai peut-être qu'en mai ou juin de l'année prochaine, parce que, jusque-là, il ne se présentera aucune occasion de vous faire parvenir des lettres; aussi vous voudrez bien en excuser la longueur et le décousu du style.

Si je ne me trompe, la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser vous donnait d'assez mauvaises nouvelles de ma santé; je n'avais cessé d'être malade, sans pouvoir me rendre compte de mon mal, que j'attribuais tantôt à une cause sanguine, tantôt à une cause nerveuse. Tout a disparu en juillet, de telle sorte que me voilà ingambe et aussi bien portant que par le passé, grâce à Dieu. Je dois cela sans doute à vos saintes prières et à la protection de notre bonne patronne.

Le 7 septembre, avec les barges de la Compagnie, nous

arrivaient Sa Grandeur, notre bien-aimé vicaire apostolique, accompagné du cher frère BOISRAMÉ. Ils réjouirent notre solitude, mais ce ne fut pas pour longtemps. Le 12 septembre, ils reprenaient le chemin de la mission de la Providence, dans un esquif de pêche conduit par trois jeunes sauvages. Avec Sa Grandeur nous arrivait aussi une fâcheuse visiteuse : la rougeole ou la fièvre scarlatine, ou les deux à la fois. Cette maladie, qui est montée avec les bateaux de la Compagnie de la Rivière-Rouge, a fait et fait encore de grands ravages parmi nos populations à peau rouge, déjà si clair-semées. En quelques jours, toutes les tentes des sauvages qui entouraient le fort Good-Hope se remplirent de malades couverts de pustules ; l'effroi, encore plus que la contagion, paralysait non-seulement les Indiens, mais encore les blancs, domestiques au fort, qui tous étaient atteints de la maladie.

Grâces à Dieu cependant, il n'en mourut pas un grand nombre de ceux que nous soignâmes ; les autres, et c'était la majeure partie, s'empressèrent de fuir le fort, croyant par là se soustraire à l'épidémie, et ils se réfugièrent dans leurs forêts, emmenant la rougeole à leurs trousses. Le R. P. SÉGUIN lui-même a été attaqué ; mais, avec son énergie habituelle, il a tellement lutté contre le mal, que rien n'a paru extérieurement. Le cher frère KEARNEY et votre serviteur ont été épargnés par la contagion, ce qui a permis à ce dernier d'entreprendre une petite tournée sur les lacs environnants, pour y visiter, consoler les sauvages malades, baptiser les mourants et fournir aux autres tous les secours de la religion et de l'art. Une quinzaine d'adultes ont été baptisés dans ces occurrences.

Le 25 octobre, d'après les ordres de Mgr d'Anemour, j'ai dû entreprendre un second voyage au fort Anderson ou des Esquimaux, d'où j'ai l'honneur de vous écrire et où je suis arrivé le 2 du courant. La rougeole m'y a de-

vancé, et, à mon arrivée, j'ai trouvé le fort entièrement désert, et quinze tertres récemment élevés surmontés de croix. La rougeole, mal bien inoffensif pour les blancs, est mortelle pour les sauvages qui en sont attaqués, parce que, dès l'irruption des boutons, ces malheureux, négligeant nos avis, se dépouillent de leurs vêtements, s'exposent a l'air froid, et se roulent tout nus dans la neige. Il en a péri un grand nombre jusqu'à ce jour et tout n'est pas fini. Sept cent quatre-vingts à huit cents Indiens, au moins, ont payé leur tribut à la mort en moins de six semaines, sur une population d'environ cinq à six mille âmes qui forment le contingent du district du fleuve de Mackenzie. Qu'en sera-t-il l'automne prochain, lors de l'arrivée des barges de la Compagnie, si la petite vérole, qui séjourne actuellement à la Rivière-Rouge, vient nous visiter ! Il est plus que probable que, si ce malheur arrive, nos petites tribus de Peaux-Rouges seront toutes décimées et que nous n'aurons plus qu'à prier sur leurs tombeaux et plier bagage ensuite. Que Dieu et la bonne Vierge sauvent ce pauvre peuple !

Loin d'être découragé par mon premier échec chez les Esquimaux, j'espérais, cette fois du moins, pouvoir les suivre encore sur les plages de l'océan Arctique, et en séjournant deux ou trois mois parmi eux, apprendre assez de leur belle langue pour pouvoir leur enseigner les premiers éléments de la religion. Six hommes de cette nation qui se trouvaient à Anderson, lors de mon arrivée, y étaient tous atteints de la rougeole. Je comptais, après leur rétablissement, les accompagner dans leur village souterrain, mais la mort vint déjouer mon attente. Kranaktak, leur chef, qui était au nombre des malades, mourut presque subitement par l'effet du froid, et les cinq autres prirent aussitôt leur volée vers la mer, sans attendre leur convalescence J'eus la douleur de les voir

partir sans pouvoir les suivre, parce que ce trépas subit les avait aigris contre les blancs, auxquels, dans leur douleur, ils attribuaient tous ces maux. Mais du moins, pour contre-balancer ces regrets, j'eus la consolation de voir Kranaktak baptisé et porter au ciel les prémices de la nation esquimaude. Sans doute, Dieu accorda à ce chef cette grâce insigne, en récompense de sa grande douceur et de l'attrait qu'il avait toujours montré pour la prière. Ce pauvre sauvage m'avait promis, si je le guérissais, deux magnifiques renards noirs (valeur de 1 920 francs). Je l'avais remercié pour son cadeau sans l'accepter, lui promettant un autre présent bien autrement précieux, le salut éternel, s'il voulait croire en ma parole. Pauvre Kranaktak ! il se doutait peu alors que, quelques heures après, il s'envolerait vers les demeures éternelles ! C'est là, bien-aimé Père, tout ce que j'ai pu faire pour les pauvres Esquimaux. Double échec, si l'on considère les choses au point de vue humain, mais qui n'est pas de nature à me décourager encore. Leur heure n'a pas encore sonné dans les décrets éternels. Plaise à Dieu que mes péchés n'en soient pas la cause ! Actuellement, tous les Esquimaux, fuyant les bords du fleuve Anderson (Syo-tchro-gunlinillin), se sont réfugiés sur les rivages des baies Liverpool et Franklin, pour y vivre de la chasse au phoque et au morse. Il en est mort vingt-huit sur le fleuve précité ; on ignore le chiffre de ceux qui ont perdu la vie sur les bords de l'Océan.

La Compagnie de la baie d'Hudson, qui ne retire pas d'assez grands profits du fort Anderson, tant à cause de son grand éloignement et du manque de communication par eau que de la pénurie et de la mauvaise qualité des fourrures fournies par les Innoit, compte l'abandonner l'année prochaine. Voilà donc tous mes plans de conquête religieuse et d'étude renversés, et la conversion au chris-

tianisme du peuple esquimau renvoyée à longtemps. Dieu soit béni! à lui seul appartient d'en marquer et le jour et l'heure.

Ne pouvant être d'aucune utilité aux Innoit, je tournai les yeux vers les Dindjyé ou Loucheux, que j'appris être dans le même état, et que je savais parfaitement disposés à recevoir la sainte parole et le baptême. Je partis donc le 6 courant pour le camp des Loucheux de la tribu des Kwitcha-Kuttchin (gens des bruyères) ou Kodhéll-vén-Kuttchin (gens du bord des déserts) dont le territoire s'étend au nord-ouest du fort des Esquimaux, entre le fleuve Syo-tchro-gunli-nillin, l'océan Glacial et le fleuve Makenzie Il est couvert de forêts clair-semées, plantées de sapins nains, dont la taille n'excède pas quinze pieds, et parsemé de sauleraies (*Kokray*), de marais (*Nta*) et de bruyères (*Kwitcha*), qui sont un avant-goût des affreux steppes (*Kodhéll*) qui bordent et entourent cette contrée de leur blanche et aride ceinture. Aussi ce triste plateau est-il bien nommé le *plancher* (*Ont'-yè-nendjiga*). Mes Loucheux ou *Dindjyé* (les hommes) s'y trouvaient dispersés par bandes de cinq à six familles, habitant ensemble sous des tentes de peau de renne sphériques, semblables pour la forme à celles des Tchuktchis du Kamtschatka. La maladie et la mort se partageaient toutes ces loges. dans chacune d'elles, j'en trouvai les habitants couchés les uns à côté des autres, se roulant à demi nus dans les cendres; à côté de chacune, je rencontrai régulièrement une ou plusieurs croix et un petit drapeau sur un tertre que recouvrait seule la neige de la veille. C'était navrant, mais ce qui l'était plus encore, c'est que ces Indiens, les plus doux et les plus hospitaliers de la grande famille montagnaise, montraient une insensibilité et une indifférence cruelle pour leurs parents malades ou décédés.

(*La fin au prochain numéro.*)

